

Loulou Robert
Zone grise

récit

A black and white close-up portrait of Loulou Robert, looking directly at the camera with a serious expression. Her dark hair is slightly messy and frames her face.

« Je n'ai pas
dit non,
je n'ai pas
dit oui. »

Flammarion

Zone grise

Loulou
Robert

« Je suis face à mon père et je raconte l'histoire de celle qui ne voulait pas. Celle qui n'a pas dit non une seule fois. Celle qui ne s'est pas débattue. Ils me diront : pourquoi tu n'as pas dit non ? Pourquoi tu n'es pas partie ? Pourquoi tu l'as revu après ? Pourquoi tu as menti ? Pourquoi tu en fais un drame ? Pourquoi tu fais toujours des drames ? Certains penseront que je fais des histoires pour rien. Pour moi, ce ne sera jamais rien. Il faut faire des histoires. Ce livre n'est pas un roman. Ce livre est un combat. »

À dix-huit ans, Loulou, alors jeune mannequin, « a une histoire » avec D, un photographe de mode. C'est ce qu'elle se raconte, parce que la réalité est trop insupportable : elle a été victime d'un prédateur, et si elle n'a pas consenti, elle n'a pas non plus résisté. Dix ans plus tard, toujours habitée par la culpabilité et la honte, elle tente de comprendre cette jeune fille qui n'a pas su, n'a pas pu dire non. Et s'attache, dans un style percutant et rageur, à effacer le gris de cette zone où rien n'est ni noir ni blanc. Au-delà de son histoire personnelle, il y a celle des filles et des garçons, de leur éducation. Parce que tout part de là.

Loulou Robert a vingt-quatre ans lorsqu'elle publie son premier roman, Bianca, en 2016. Suivront Hope, Sujet inconnu et Je l'aime. Zone grise est son premier récit.

Flammarion

Zone grise

DU MÊME AUTEUR

Bianca, Julliard, 2016.

Hope, Julliard, 2017.

Sujet inconnu, Julliard, 2018.

Je l'aime, Julliard, 2019.

Loulou Robert

Zone grise

Flammarion

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

« Ce récit porte sur des faits qui n'ont donné lieu à aucune poursuite et n'ont donc pas vocation à être sanctionnés d'une manière ou d'une autre par la justice.

Ce récit a nécessairement sa part de subjectivité et restitue dans toute sa complexité la problématique du consentement. Le principal intéressé estime pour sa part que la relation décrite dans ces pages doit être qualifiée de relation "amoureuse, profondément sincère et complice".

Ce récit apporte aussi sa pierre aux révélations qui concernent tous les milieux, le cinéma, le sport, la politique et bien entendu la mode, domaine dans lequel il existe une particulière vulnérabilité. »

À toutes celles qui...

Hier, l'affaire Adèle Haenel a fait la une des médias.

Hier, Vanessa Springora a écrit *Le Consentement*.

Hier, Polanski a remporté le César du meilleur réalisateur.

Hier, la haine sur les réseaux sociaux. La violence. Il faut choisir son camp.

Hier, des scandales partout, tout le temps. J'ai mal à la tête.

J'ai terminé d'écrire ce livre en juin 2019. Depuis, je fuis mon ordinateur et ma pensée. Depuis, j'ai déménagé à Tours. Depuis, j'ai adopté un chien. Depuis, j'ai peur. Peur de replonger dans le noir. Peur d'appuyer à nouveau sur les touches du clavier. De me demander : À quoi bon ? Pourquoi ce livre ?

Zone grise

Mon éditrice m'a demandé une courte introduction à cette histoire. Je dois vous préparer. Moi, je n'étais pas préparée. Le problème est là. Personne ne m'avait préparée.

La zone grise définit le trouble. Ce qui ne s'explique pas. La vérité n'est pas trouble. Vérité d'un corps. De mes cauchemars. De ma sueur. De mon traumatisme.

Je ne définis pas la zone grise. Je raconte un passé qui ne passe pas.

Je ne définis pas la zone grise. Je cherche à comprendre, à creuser ma mémoire.

Je ne définis pas la zone grise. Je la rejette.

Je ne définis pas la zone grise. Je cherche à la détruire.

J'ai fait de mon mieux pour restituer sans colère ni vengeance.

Je vais sûrement déranger, être attaquée. Car je ne serai jamais assez claire. Car j'ai attendu sept ans. Car je n'ai pas dit non.

Ni noir ni blanc.

Attaquez-moi mais lisez-moi.

Encore une fois, j'ai fait de mon mieux.

Ce n'est pas la romancière qui parle. Pas la mannequin. Pas la victime.

Juste une fille qui a besoin d'être entendue.

Une histoire de consentement sans consentement.

Zone grise

On nous parle de liberté de parole. Mais si personne n'écoute ?

On nous parle d'hier. Et demain ?

Ce livre n'est pas un roman. Ce livre est un combat.

Il vous appartient à présent.

Demain j'ai rendez-vous à 18 heures chez une psychiatre.

Hier j'ai entendu l'accident voyageur sur le quai de la ligne 4.

J'ai pensé au résidu de cervelle entre les rails.

J'ai pensé que ce pourrait être ma cervelle.

Je me suis demandé sa couleur.

Matières grises et rouges.

Ce qu'on y verrait.

Si ce serait beau et triste.

Il n'y a que moi pour trouver ça beau et triste.

J'ai pensé à ma mort.

J'y pense souvent.

Depuis longtemps j'y pense souvent.

Il faut croire que je tiens plus à la vie. Pourtant je ne pense pas à la vie.

Non, je l'écris.

C'est ma vie dont il s'agit cette fois.

Zone grise

Pas d'un roman. Pas d'imagination. Pas de masque. Pas de plus ou de moins. Juste de ma vie. D'une parcelle. D'une cellule. Comme les morceaux de cervelle.

J'en prends un.

Un qui m'a définie, gangrénée. Un qui a disparu. Un qui m'est revenu un soir. Un dont je ne doute pas de la couleur.

Il est gris. Comme sa zone.

Demain j'ai rendez-vous à 18 heures chez un psychiatre.

Il y a huit ans un homme a abusé de moi.
Juste un morceau, je vous dis.

J'avais cinq ans la première fois que j'ai embrassé un garçon.

C'était en maternelle, dans la salle de jeux, derrière une étagère.

Il s'appelait Quentin. J'étais cachée ; je pouvais faire ce que je voulais. Je lui apprenais à mouiller ses lèvres. Dans les films, il y avait toujours des langues. Il fallait les voir, c'était très important. Mets tes mains sur mes joues ! Non pas comme ça ! Dans les films ils ne font pas comme ça...

Je préférais mes poupées. Elles savaient embrasser. Elles étaient parfaites, ne me décevaient jamais. Elles étaient belles et je les aimais. Je les faisais vivre, parler, respirer. Je les rendais heureuses, parfois malheureuses. Toujours amoureuses. Le jeu n'avait d'intérêt que s'il ressemblait à la vraie vie. L'image que j'en avais. Elles devaient

Zone grise

être amoureuses. C'était ça. C'était tout. Je finissais toujours par enlever leurs beaux habits. C'était plus fort que moi. Je voulais les voir nues. Elles devaient l'être pour faire l'amour. Comme dans les films. Je savais que j'allais le regretter, que je ne pourrais jamais les rhabiller.

Les robes des Barbie de collection sont cousues sur elles, pour les retirer, il faut tout arracher.

Je m'excusais et je les abîmais un peu plus. Elles n'étaient plus princesses mais servantes au château.

Le prince gardait ses vêtements. Jamais je n'ai eu besoin de les déchirer. Il y avait des pressions qui me permettaient de le rhabiller.

Dans les films, les hommes gardaient aussi leurs vêtements.

Tout était normal. J'avais un prince et des servantes amoureuses.

Mes poupées me protégeaient. Les histoires de grands, c'était pour elles. Elles avaient le corps pour. Elles avaient l'âge que je leur donnais : vingt-cinq ans.

Le sexe, c'était pour elles.

Elles m'ont accompagnée jusqu'à mes treize ans.

Zone grise

Jusqu'au jour où ma sœur me filme à mon insu en train de chanter le générique de *Zorro*, cachée dans l'igloo de mon petit frère, Princesse Youmn nue dans une main, dans l'autre Ziad, voleur du désert. Prise en flagrant délit, j'ai rangé mes Barbie. Elles sont descendues à la cave. J'étais triste, je les trahissais.

Mon petit frère avait le droit de jouer. Il avait deux ans.

J'en avais onze de plus, ce n'était plus de mon âge. Les enfants ont le droit de s'inventer des mondes. Moi, non.

Je ne faisais plus partie des enfants. J'étais passée de l'autre côté.

Moi, je devais embrasser des garçons en vrai. Moi, je devais faire comme dans les films. Sans chansons d'amour. Sans robes de collection. Sans couleurs. Sans beauté. Je devais faire ce qu'on attendait de moi. Prendre le pommeau de douche et le coller à mon sexe, juste pour voir. Pour le raconter à mes copines. Dire que c'était dégoûtant et pouffer de rire. Mentir. Répondre aux petits mots qu'on lançait sur ma table. Défaire les bouts de papier chiffonnés, lire que j'étais trop bonne. Ils oubliaient toujours des lettres, ils les remplaçaient par des mauvaises.

J'étais trop bonne avec des fautes.

J'étais trop bonne à treize ans.

Zone grise

Merci.

Je recevais. J'encaissais.

Je changeais.

Mes seins poussaient, c'était une bonne chose. Les garçons aiment les seins. Comme dans les films. Mes premiers poils pubiens faisaient leur apparition. Ce n'était pas terrible. Les garçons n'aiment pas les poils. Je ne devais pas en avoir. Je devais être lisse. Je devais être belle. Comme mes poupées. Un jour, je serais comme elles. Je serais aimée. Un homme se battrait pour moi. Il mettrait le feu pour moi. Il enlèverait son masque et il serait beau. Alors, il m'embrasserait. Nos lèvres mouillées, sa langue caresserait la mienne. On les apercevrait juste un peu. Comme dans les films. Il mettrait ses mains sur mon visage. C'est là que se trouve l'amour. Dans la position de ces mains.

Je rangeais mes poupées pour grandir, pour devenir femme.

Pour trouver ces mains.

J'ai trouvé d'autres mains.

Mes poupées ont été enfermées dans une malle. Dans le noir. Entassées. Déshabillées. Elles ont eu froid. Elles ont toujours froid. C'était violent de les imaginer. Ça l'est toujours.

Zone grise

J'aurais dû remonter la malle.
J'aurais dû l'ouvrir.
J'aurais dû les libérer.

J'ai eu un jour treize ans.
Je n'aurai plus jamais treize ans.
J'aurai toujours treize ans.

Qu'est-ce que vous avez fait de moi ?
Papa, maman, le monde, qu'est-ce que vous
avez fait de moi ?

Je me suis un jour rendu compte que ma vie
ne serait jamais comme dans les films. Que si je
souffrais, ce n'était pas pour être sauvée.

Que les hommes ne sont pas beaux.

Que leurs mains ne se posent pas sur les joues.

Que les vêtements arrachés ça fait mal.

Que j'ai maltraité mes poupées. J'irai m'excuser.

J'ai voulu faire disparaître mes formes.

Si j'avais pu m'arracher les seins. J'appuie,
j'appuie. Rien ne rentre.

J'ai voulu disparaître. Je maigris, maigris. Rien
ne change.

Je suis toujours là.

Je me suis inventé des histoires pour survivre.
Un monde moins sale, un monde où je n'avais

Zone grise

rien fait de mal. Où tout était normal. Un monde où j'étais gentille.

J'étais agrippée à l'enfance. À la pureté.

J'ai appelé l'héroïne de mon premier roman Bianca.

La psychiatre sourit, Bianca comme blanche. Je n'y avais jamais pensé.

Je voulais être blanche.

Je me sentais noire. Longtemps, très longtemps.

Alors, j'ai transformé. J'ai gommé.

J'y ai mis du détachant. Allez, coule, coule. Efface.

Je n'étais jamais assez transparente.

J'oublie. C'est gris.

J'ai vingt-six ans.

J'ai changé, durci.

Je n'aime plus les films.

Je coupe les mains sur les joues.

Je ne suis pas blanche.

Le blanc, c'est comme les films.

Il n'est pas réel. Moi, si.

La psychiatre me regarde. On a du travail.

Je sais, je sais...

Je ressors les poupées de la malle.

Elles étaient le reflet de celle qu'enfant je voulais devenir.

Zone grise

Celle qu'on m'avait ordonné de devenir. Virus de la poupée lisse et dominée, qu'on m'avait injecté.

J'étais un bon petit soldat.

J'étais docile.

J'étais parfaite.

Allez, parlez.

Qu'est-ce qu'elles disent ?

Allez tous vous faire foutre.

Allez tous vous faire foutre.

Je suis prête à commencer le travail.

« Il n'a pas violé une jeune fille de treize ans. C'était un viol statutaire. Il a couché avec une mineure, ce n'est pas pareil. Pour moi, quand vous utilisez le mot viol, vous parlez de l'un des crimes les plus violents du monde. Vous ne pouvez pas balancer le mot viol de cette façon. Pareil pour le mot raciste. Il n'est pas toujours bien utilisé. »

Un réalisateur.